

L'agréable comédie de Pierre Wolff est fort bien jouée. M^{lle} Yvonne de Bray prête au personnage de Denise Fleury une grâce touchante, une décence naïve qui lui conviennent à merveille; M^{me} Anna Judic joue le rôle de M^{me} Trévoux avec un parfait naturel. Et il faut encore louer M^{mes} Dolley, Harlay, de Mornand, Carèze, MM. Lérand, Gauthier, Joffre, Dubosc, Boucher, — et je ne sais combien d'autres artistes, qui n'ont à dire que quelques mots.

M^{me} Réjane est une admirable artiste; M. Tarride, en grand acteur, sait nous divertir et nous émouvoir; M^{me} Daynes-Grassot prête au moindre rôle qu'on lui confie du naturel et de l'esprit; M. Baron n'a rien perdu de la verve fantaisiste qui l'a illustré; M^{mes} Blanche Toutain, Lantelme, Suzanne Avril, Marguerite Lavignesont de charmantes comédiennes, et MM. Brulé, Signoret, Magnier, Noizeux d'excellents comédiens: c'est sans doute à une œuvre parfaite qu'on a donné cette prestigieuse distribution? C'est à une des pires pauvretés que nous ayons entendues ces temps-ci, à une parodie funèbre des *Transatlantiques*, de M. Abel Hermant, signée Francis de Croisset et Emmanuel Arène et intitulée **Paris-New-York**.

MEMENTO. — Aux Folies Dramatiques, *le Coup de Jarnac*, vaudeville en trois actes, de MM. de Cottens et de Marsan (22 mars). — A Cluny, *Bouffela-Route*, vaudeville en trois actes, de MM. Xanrof et Kraats (15 mars). — A la Gaîté, reprise de *la Fille du Tambour-major*, l'opérette fameuse de Chivot, Duru et Offenbach (28 mars).

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

OPÉRA DE NICE: *La Petite Sirène*, conte lyrique en trois actes d'Armande de Polignac, paroles d'Henry Gauthier-Villars. — Opéon: *La Faute de l'abbé Mouret*, musique de M. Alfred Bruneau. — Un sonnet mis en musique par M. Catherine. — *Le Désert*, de Félicien David.

En général, les journaux trouvent la musique de *la Petite Sirène* supérieure au livret; ils ont raison.

La partition semble « banale » au *Journal des Théâtres* et « originale » au *Phare du littoral*; « monotone » au *Petit Niçois* et « très variée » à *la Nouvelle Presse*; « abondante en thèmes mélodiques » à *la Saison de Nice* et « manquant d'inspiration mélodique » à *l'Union* qui, cette constatation faite, loue la musicienne « de distribuer à chaque instrument sa juste part de travail », ce qui signifie, je pense, que, sous aucun prétexte, M^{me} de Polignac n'enjoindrait à un tambour de pincer sa peau d'âne, ni à un violoniste de souffler dans son stradivarius.

Quelques stylistes des Alpes-Maritimes s'évertuent; pour *l'Officiel des Théâtres*, « cette musique est presque une école nouvelle (*sic*)

et porte à la rêverie sur le doux murmure du dessin des cordes » ; pour *la Lutte sociale*, « c'est une tentative hardie vers une science compliquée d'accords et de mouvements ».

Le livret, fort aimablement apprécié par Gustave Kahn, qui, lui, aurait le droit d'être difficile, est pulvérisé par un rédacteur du *Rabelais*, lequel adresse à l'auteur le reproche (mal fondé, hélas !) de posséder une automobile.

La dame Roze, qui opère dans *l'Officiel des Théâtres*, estime en un premier article que « l'auteur du libretto s'est inspiré fort heureusement d'un conte délicieux, etc... » ; dans un second article, Roze se couvre d'épines et juge le libretto « pauvre, peu intéressant, etc... ». Pourquoi cette soudaine volte-face ? Vous êtes trop curieux !

Notons enfin que **la Petite Sirène** n'eut point l'heur de plaire à M. Fernand du Rocher, barde local (confection d'octopodes de circonstance, de couplets satiriques contre le Comité des Fêtes, etc.), dont je cite avec délices cette strophe, la meilleure de l'« A propos dit au Concert du Dispensaire Laval », son œuvre maîtresse :

Dans ces fauteuils que nous octroie
L'amitié de Monsieur Tessier,
Je m'endormirais avec joie
Sur le confortable dossier...

Pends-toi, brave Jacques Normand !

§

Revenons à Paris. Notre troisième scène lyrique, l'Odéon, puisqu'il faut l'appeler par son nom, donne son gros effort musical de l'année avec **la Faute de l'abbé Mouret**. Ce n'est pas le cas de dire « Felix culpa » ! Certes, l'amant ensoutané d'Albine fut coupable, mais moins qu'André Antoine, assez aveugle — ou mieux : sourd — pour avoir accepté la partition zoliste de M. Alfred Bruneau.

Agréablement surprise par l'indéniable musicalité de *Nais Micoulin*, la Critique, prête à savourer un Bruneau bonifié, se réjouissait déjà d'oublier le cruel passé pour l'aimable avenir. Il a fallu en rabattre. La nouvelle partition passe en horreur tout ce qui s'est perpétré jusqu'à ce jour. Jamais le compositeur ne s'était affirmé plus impitoyablement maladroit, plus gauchement agressif. Cela tient de la gageure !

Sparklet (M. Albert Flament) a noté que, le soir de la première, MM^{mes} Zola et Bruneau applaudissaient avec ravissement ; tous les spectateurs ne marinaient pas dans la même extase : il y eut, écrit un témoin, de petites houles de rire à l'entrée de certain thème, orchestré avec un sens du comique aussi profond qu'inconscient.

Rien ne prêtait plus à la musique, pourtant, que cette apothéose des arbres et des oiseaux, cet après-midi d'un faune tonsuré jetant son froc aux roses. Quelles séduisantes recherches sonores à tenter dans ces sous-bois baignés de soleil, quels effets de lumière à transposer ! Hélas ! on nous prodigua des borborygmes et des pétarades, grognements de bassons et rauques soli de clarinette ; des sonorités déconcertantes « s'affirmèrent par la bouche (*sic*) des cuivres », déclare M. Emile Maulde, du *Censeur*, qui croit qu'on souffle dans une trompette par le pavillon.

Se souvient-on du développement littéraire où, sans penser à mal, Zola avait instrumenté les parfums qui bercent l'agonie enivrée d'Albine ? Avec ce respect qui ne survit qu'en lui, M. Bruneau a transcrit cette fantaisie du défunt et, sous la dictée des mots, il nous a fait entendre « le chant de flûte, les petites notes musquées qui s'égrènent d'un tas de violettes, l'accompagnement régulier des lis de la console, la voix de cuivre des œillets, la phrase malade des soucis et des pavots, la fanfare des roses » ; il a noté, avec une piété filiale, « les trilles piqués (?) des belles-de-nuit » sans oublier « la gamme descendante des quarantaines » !!! C'est touchant, mais raplapla.

§

M. A. Catherine a eu l'idée paradoxale de prendre comme thème de composition ce **sonnet** qui, jadis, intéressa *le Monde musical*, et dont la translation mélodique présentait des difficultés inouïes :

Musique, tu me fus un palais enchanté
 Au seuil duquel menaient d'immenses avenues ;
 Nuit et jour, des vitraux aux flammes continues,
 Glissaient des nappes d'ensorceleuse clarté.
 En des chœurs alternaient nymphes de volupté,
 Ondines aux grands yeux, faunesses demi-nues ;
 Toute la joie immense essorait vers les nues
 Et toute la langueur et toute la beauté...
 Sûre campagne au chant consolateur, Musique,
 Ton magique pouvoir, afflux chaste ou lubrique,
 Berce mon songe calme ou mon brûlant désir ;
 Et quand viendra l'instant ténébreux et suprême,
 Tu sauras m'inspirer la force de mourir
 En refermant les bras sur le rêve que j'aime.

Il y a des choses admissibles, dans ce quatorzain acrostiche, *sed, plura mala*, comme s'exprime *le Journal des Curieux*, qui a, sur la prosodie latine, des idées toutes particulières ; en revanche, il convient de louer sans restriction la musique, enveloppante et câline, dont le compositeur enrichit ces discutables alexandrins. Mais... était-elle indispensable ?

A vrai dire (attention, nous nous élevons aux idées générales !) les cas sont nombreux où les plus délicieuses trouvailles harmoniques n'ajoutent que peu de chose au vers, quand elles n'amoindrissent pas son intérêt. Dans la *Théodora*, que vient d'acclamer Monte-Carlo, Xavier Leroux s'est avéré homme de théâtre selon le cœur de son librettiste Victorien Sardou, en se contentant d'un « parlato » pour souligner l'agenisante imploration de Marcellus mendiant le coup de poignard qui le délivrera du bourreau. Au dénouement de la *Thérèse*, également monégasque, de M. Massenet, quand l'héroïne voit son amant conduit à l'échafaud, elle cesse de chanter, elle parle sa douleur, « car la parole nue est plus émouvante que le chant », a déclaré le compositeur à un reporter, baba.

De tels excès de vérisme révoltent l'éminent musicographe du *Temps* qui stigmatise cette hâte de l'effet théâtral, de l'effet obtenu par les premiers moyens venus, les plus directs, les plus immédiats, les plus sommaires... Lalo, Lalo, laissez-les donc faire ! Si M. Bruneau, si quelques autres que la pudeur m'empêche de nommer, refusent d'emmusiquer leurs livrets, ce que notre métier va enfin devenir agréable !

Système des compensations : au moment où les compositeurs renoncent à leurs privilèges, les gens de lettres répondent à cette nuit du 4 août en bourrant leurs romans d'intentions musicales.

L'un des trois amoureux dévolus par M. Lenormand à la Mira de son *Jardin sur la Glace* est un musicien, un dangereux musicien bardé de prétentions, « dont la progression sentimentale nous est insuffisamment expliquée » (Jean Aubry, *la Phalange*), mais sur le cas duquel j'aimerais ratiociner un jour de loisir.

M^{me} de Saint-Point nous montre, dans *l'Inceste*, les arcanes de la passion dévoilées par les harmonies de Claude-Achille Debussy au jeune Siegfried « vibrant et dévotieux devant l'œuvre musicale ».

Les Dijonnais de l'émouvant *Désir de vivre* exécutent un trio de Chopin pour piano, violon et flûte, évidemment inédit, et dont je serais reconnaissant à Paul Acker de me prêter la partition, car je ne connais qu'un trio de Chopin, l'op. 8 pour piano, violon et violoncelle, qui ne vaut pas tripette, au demeurant.

§

Le public du Châtelet montra de l'urbanité, sans chaleur, devant la peinture, pourtant torride, du saint-simonien Félicien David. Nous voilà loin de l'émeute joyeuse de 1844 et du cortège triomphal escortant sur les boulevards le jeune auteur du **Désert**, sacré instantanément grand homme. Comme l'a fait remarquer, dans *la Nouvelle Presse*, Emile Vuillermoz, impeccable Aristarque (et si je veux dire « Aristarque », moi !) tant d'expositions universelles, tant de voyages

circulaires, de croisières à prix réduit ont violé le mystère de l'Orient qu'il nous devient malaisé de prendre au sérieux le Muezzin, les Almées, la Caravane et même le Simoun du lamentable Auguste Colin, fauteur des ahurissants distiques lus par M^{lle} du Minil, que Dieu nous veuille conserver !

Ces gilets-rouges du Romantisme s'extasiaient à peu de frais devant des trouvailles d'une prétendue couleur locale dont l'indigence nous stupéfie ; mais le mirage n'est-il pas à sa place dans un désert, et cette vision ne valait-elle pas celle des Cooks ?

D'ailleurs la partition, qui « date » moins que le poème, a gardé d'incontestables attrait. Provoquer l'impression quasi-visuelle d'une immensité déserte à l'aide d'une tenue pianissimo de la dominante aux altos ou aux violoncelles sous la déclamation de la récitante, n'est pas une idée d'imbécile ; avouons-le, nous goûtons une minute d'impressionnisme aigu dans le vertige sonore résultant de cette vibration qui ne cesse point, hypnotisme d'oreille, bourdonnement imperceptible et lancinant d'un vol de mouche dans une atmosphère étouffante de maison arabe !

D'une voix agile de soprano (vous rappelez-vous le haut-bois un peu nasillard, mais net, de Warmbrodt ?), M. Plamandon a vocalisé le chant du Muezzin dont il a dessiné, non sans grâce, la caractéristique arabesque finale, muée par Rimsky et Balakirev en un motif décoratif d'une prestigieuse richesse.

L'orchestre et la caravane des choristes marchèrent d'un pas égal dans les sables mouvants de la partition, sous la conduite de Mohammed-Ali-ben-Edouard qui, l'aiguillon en main, leur montrait la route, en gesticulant sur la selle de pourpre d'un mehari imaginaire.

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

ART MODERNE

Le XXIII^e Salon des Indépendants. — Il serait bien inutile de nous lamenter une fois de plus sur le développement numérique de cette cohue des soi-disant Indépendants. Il témoigne d'une si crasse ignorance des lois, des difficultés et de la destination de l'Art, que l'esprit hésite entre l'indignation et la pitié devant ces aveux multitudinaux de la plus négative naïveté. A mesure que ces peintres se multiplient, les tableaux se font plus rares, et ce sont ces peintres, en effet, qui finiraient, si elle était mortelle, par tuer la peinture. Du moins il semble fatal que la naguère glorieuse institution du Salon des Indépendants finisse par succomber sous l'action combinée de la sottise de faux artistes et du mépris public.

Essayons, cependant, d'indiquer les tendances et les influences qui se dégagent avec quelque netteté parmi les cinq mille quatre cents